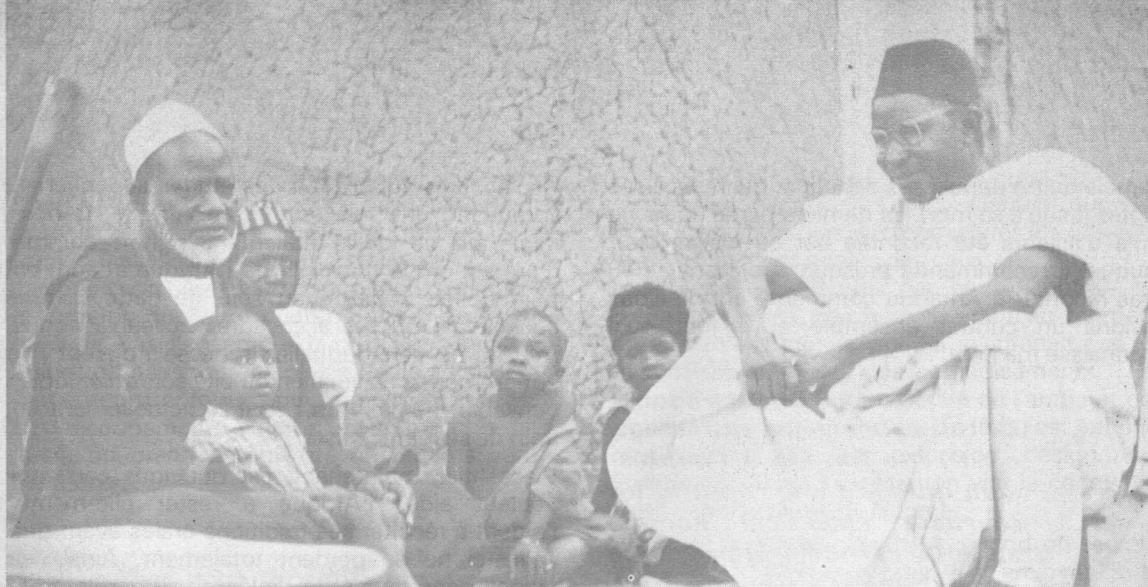




interview de **Amadou Hampâté Bâ**

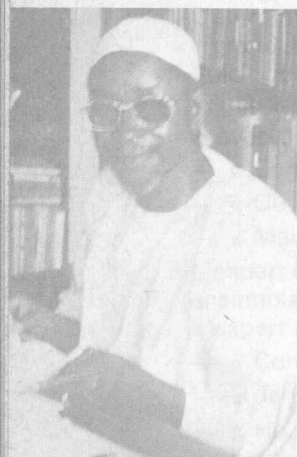
M. Amadou Hampâté Bâ, ancien membre du conseil exécutif de l'UNESCO, où il fut le grand défenseur des traditions orales africaines, a bien voulu répondre à nos questions.

Vous avez publié, en juin dernier, un livre extraordinaire racontant les aventures de Wangrin, cet interprète qui trompait avec une incroyable impudence l'administration coloniale et ses concitoyens. Il avait des qualités d'intelligence et de cœur voisinant avec une cupidité et une cruauté qui en font un personnage hors du commun. Pouvez-vous rappeler pour nos lecteurs comment vous avez réuni tout le matériel vous permettant d'écrire ce récit vécu ?

J'ai écrit la vie de Wangrin, comme je l'ai indiqué dans l'introduction, sur la demande de Wangrin lui-même. Je l'avais connu dans mon village natal alors qu'il y exerçait les fonctions d'interprète. Il s'était lié d'amitié avec mon oncle mater-

nel. A cette époque, il avait été chargé de récolter des fables et des légendes d'Afrique occidentale pour le compte d'un administrateur nommé Equilibecque et j'avais été choisi parmi ceux qui devaient informer Wangrin. Appartenant à une famille très traditionaliste, j'avais retenu beaucoup de contes que je devais à Kùlél, grand conteur de l'époque. J'en rapportai un grand nombre à Wangrin et c'est ainsi que nous nous sommes liés d'amitié. Je le fréquentai durant tout son séjour dans mon pays. Beaucoup plus tard, je le retrouvai dans une grande ville étrangère que je ne nommerai pas pour respecter son désir d'anonymat. Là, il se souvint du jeune conteur que j'avais été et me dit : « Jadis, tu savais bien conter. Maintenant que tu sais écrire, je voudrais te dicter ma vie. Elle contient en effet une leçon qui pourrait servir à bien des gens. Seulement, je ne voudrais pas que tu cites mon nom. Tu m'appelleras « Wangrin », l'un des pseudonymes qui m'ont permis de jouer des tours aux gens. Peut-être me croira-t-on cruel, et pourtant, non. Mes aventures furent pour moi une façon de réagir contre les exactions de l'administration, des chefs de cantons ou des gros commerçants qui volaient les petites gens. J'ai trouvé absolument normal de les voler à leur tour et d'en faire profiter les pauvres. C'est pourquoi mon rôle prête un peu à équivoque. Mais je voudrais que tu racontes toute ma vie, sans rien omettre de façon que les jeunes gens puissent en tirer une leçon. »

Pendant plusieurs mois, chaque soir, Wangrin me raconta sa vie, tandis que l'accompagnait doucement son griot-guitariste qui ne l'avait



jamais quitté depuis ses débuts et qui resta à ses côtés jusqu'à sa mort. La dernière partie de sa vie m'a d'ailleurs été racontée par ce même griot auquel il recommanda presque agonisant : « Tu iras raconter à Amadou comment j'ai fini. Nous avions un contrat ensemble et il faut qu'il connaisse ma fin ».

Ce qui est curieux, justement, c'est cette fin. On a l'impression qu'il y a une rupture, un tournant chez cet homme superbe et roué, qui provoque sa pauvreté et s'y complait.

Ce qui semble être rouerie de sa part, n'était en fait qu'une réaction. Son fond était resté pur et c'est pourquoi il fut beaucoup plus remarquable dans la pauvreté que du temps de sa splendeur où son attitude était plutôt goguenarde. La misère venue, il resta digne. Il refusait qu'on lui vienne en aide car, disait-il, il n'avait pas fait le bien autour de lui dans le but d'être récompensé. Il continuait cependant à jouer des tours aux gens.

Il avait, en outre, une philosophie qui m'a beaucoup touché. Ayant connu la vie telle qu'elle était, ayant connu à la fois la gloire et la misère, il était resté lui-même. Son grand rival, même, a oublié ce qui s'était passé entre eux pour venir présider les cérémonies de son enterrement, chose extraordinaire qui montre qu'en Afrique la mort « finit » tout et que les funérailles sont une occasion de réconciliation.

Pour comprendre le caractère de Wangrin et son comportement, il ne faut pas le juger selon les critères de la sensibilité actuelle, mais plutôt par rapport aux hommes du Moyen Age, et du Moyen Age africain. Fils de famille, élevé traditionnellement et ayant régulièrement passé ses initiations, Wangrin était foncièrement africain.

Ceci nous conduit tout naturellement à une autre question : pensez-vous que les efforts tentés pour sauver la tradition orale arriveront à préserver l'image de ce que fut cette Afrique ?

C'est très difficile. Les Peul disent : « **ettii ittataa ittii** », c'est-à-dire « essayer n'empêche pas de renoncer ». On ne peut dire à l'avance que ce sera possible ou impossible, car on ne connaît jamais ce que demain apportera. Mais je sais que le fond africain est resté tellement solide, l'hérédité tellement puissante que, même

les Africains qui ont fait des études supérieures, éprouvent, une fois rentrés en Afrique, la nostalgie de ce qu'ils étaient. Senghor, comme d'autres, ont la nostalgie de l'Afrique et sont en train de se débattre au sein de cette culture occidentale qui les a encadrés et leur a donné une forme dans laquelle ils ne se trouvent pas entièrement à l'aise, bien qu'elle soit utile, indispensable même. Aussi sont-ils actuellement en train de se réafricaniser.

L'essentiel, maintenant, est que tous ceux qui veulent aider l'Afrique à rester elle-même, l'aident à récolter ses traditions orales avant que celles-ci ne se perdent totalement. Ainsi ces jeunes gens munis de diplômes auront-ils de la matière africaine sur laquelle travailler et non une matière importée qui fabriquerait une Afrique vue par la lunette occidentale. Je les compare à des usines bien équipées qui ont maintenant besoin de matière première à démêler et à trier. Certes, il est nécessaire d'élaguer certaines branches de la tradition qui se trouvent dépassées. Il en va de même pour toutes les traditions du monde. Mais en sauvegardant l'héritage de notre tradition sous forme de documents sonores ou audiovisuels, les jeunes de demain pourront faire une Afrique africaine, qui puisse être également connue et comprise de l'extérieur.

Ceci paraît en effet essentiel, mais les événements ne vont-ils pas parfois trop vite ? Il y a ces mots de vous : « Chaque fois qu'un vieil homme meurt en Afrique, c'est une bibliothèque qui brûle ». N'avez-vous pas l'impression qu'il y a des foyers qui brûlent en ce moment ?

Ce n'est pas aussi inquiétant. Mais il faut être philosophe et voir les choses telles qu'elles sont. Il y aura une sélection naturelle : ce qui doit être perdu le sera, malgré toutes les précautions possibles. Certes, la mort est en train de cueillir beaucoup de traditionalistes, mais il faut considérer, d'un autre côté, la rapidité et l'excellence des moyens dont on dispose maintenant. En une matinée, vous pouvez enregistrer presque tout ce que connaît un homme. Il suffirait que ceux qui récoltent les traditions mettent au point une méthode qui, de toute façon, ne devrait pas être systématique comme à la Sorbonne où l'on prend un spécialiste pour chaque matière. En Afrique, il ne faut pas avoir peur du chaos. Par exemple, arrivant dans un village avec un magnétophone ou une caméra, il faudrait interroger à fond tous ceux que l'on trouve sur place : cor-

donnier, bourrelier, charpentier, forgeron, etc... et obtenir ainsi la collecte de toutes les filières traditionnelles du village. Ensuite, revenu au calme de son bureau, on pourra trier ce qu'ont dit le forgeron du Bele Dougou ou celui du Macina et réunir ainsi l'ensemble de ce que les forgerons auront dit dans toute la plaine. Mais au départ, il faut enregistrer tout ce qui se présente sur place. Les recoupements n'auront lieu que plus tard, lorsqu'un grand nombre de documents auront été réunis.

Que vouliez-vous dire lorsque vous déclariez, dans une émission d'Enrico Fulchignoni : « En 1936, tout était fini ». Vous vous reprenez et vous dites même qu'« en 1914, tout était fini » ?

Tout était fini au point de vue du mythe de la supériorité occidentale. Jusqu'en 1914, il y avait un mythe de la supériorité totale de l'Européen. Vous savez que le premier contact avec les Européens s'est fait par le commerce muet. Ceux qui venaient avec leurs marchandises les déposaient sur la plage, allumaient un grand feu, puis remontaient sur leur bateau et s'éloignaient au large. Quand la fumée s'élevait, les Africains sortaient de la forêt avec leurs propres produits — peaux de zébu, poudre d'or, etc., et chacun déposait ce qu'il voulait devant le tas des Européens. Puis ils allumaient un grand feu et disparaissaient.

Dès que les navigateurs voyaient ce deuxième feu, ils savaient que les Africains étaient remontés dans la forêt et ils revenaient sur la plage. S'ils étaient satisfaits du troc, ils prenaient les produits déposés par les Africains et laissaient leur marchandise. Le marché était conclu. Dans le cas contraire, ils repartaient, ce qui signifiait qu'il fallait augmenter le montant du troc. Alors, l'Africain ajoutait quelque chose, ou bien reprenait sa marchandise pour aller compléter un autre tas. Quand plusieurs produits africains étaient déposés devant un même tas, l'Européen choisissait. S'il prenait, par exemple, une dent d'éléphant alors qu'il y avait aussi des peaux de panthère ou d'iguane, l'Africain savait que la dent d'éléphant constituait une contrepartie suffisante pour la marchandise proposée. A cette époque, ces échanges avaient lieu sur la base d'une très grande probité mutuelle.

Pendant toute cette période, pour les Africains des régions côtières, les Européens étaient des « fils de l'eau » et leurs marchandises étaient fabriquées sous l'eau. On les appelait « Jii-den »,

c'est-à-dire « venus de l'eau », d'autant que leur teint clair et leurs longues chevelures les faisaient ressembler à des génies des eaux.

Ils finirent peu à peu par se rencontrer. Le commerce resta très humain jusqu'au moment où arriva l'explorateur qui, lui, n'amenait pas de marchandises, mais des médicaments. On l'appela « **toubib** » (mot dérivé de l'arabe et qui signifie « docteur ») et c'est de là qu'est venu le mot **toubab** qui, par extension, désigne les Européens. Après l'exploration vint la conquête, c'est-à-dire le règne de la force.

Ce n'est qu'à partir de 1914, quand on recruta beaucoup d'Africains pour les envoyer à la guerre et que, venus en Europe, ils découvrirent des blancs borgnes, boiteux ou malades et connurent la femme européenne, que le mythe de la supériorité européenne s'écroula.

Quand les anciens combattants africains rentrèrent au pays et réclamèrent les mêmes droits que les Européens, puisqu'ils avaient combattu au même titre qu'eux, il y eut une vive réaction de la part des autorités, car la « Chambre de commerce » venait de s'installer en Afrique. C'était le point de départ du colonialisme exploitant.

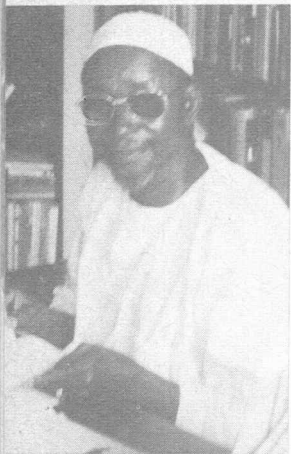
En 1936, avec l'avènement du Front Populaire, tous les Africains devinrent des « citoyens français » avec droit à la parole — au moins théoriquement — ce qui mit fin, en principe, à la domination sans réplique.

Dans une interview donnée à Yves Le Gall, vous avez parlé de votre maître Tierno Bokar. J'aimerais que vous nous retracez quelques traits de la personnalité de cet homme admirable et que vous nous parliez de ses conceptions de l'homme, de la foi, de l'enseignement.

Je ne sais vraiment quels termes employer, parce que Tierno Bokar était une exception. Homme de vastes connaissances, aussi bien en sciences islamiques qu'en traditions africaines — il parlait sept langues et connaissait à fond les traditions des peuples considérés —, homme d'un haut niveau spirituel, ce qui le caractérisait avant tout était la bonté, la tolérance, la charité et la modestie. Il serait d'ailleurs resté dans l'obscurité si un homme comme Théodore Monod, fondateur de l'I.F.A.N. (1) à Dakar,

(1) Institut Fondamental d'Afrique Noire, dont le siège était à Dakar.





n'était pas intervenu en me prenant pour travailler à ses côtés, me donnant ainsi le temps, les moyens et l'occasion de parler de Tierno et de faire valoir son enseignement.

Avez-vous déjà publié ses travaux? Etant donné son influence sur toute votre vie, que faites-vous pour faire sortir Tierno Bokar de cette ombre?

Je fais tout pour cela... A telle enseigne que je ne me considère même pas comme « parlant », c'est Tierno qui parle à travers moi. Je n'ai été qu'un miroir reflétant l'image de Tierno. Actuellement, je poursuis la mise par écrit de cet enseignement en langue peul, en caractères arabes et en caractères latins, afin de permettre aux élèves d'accéder à son enseignement. Par la suite, ce sera publié puis traduit en français. L'important était d'abord de réaliser un texte écrit qui fournirait une base de travail pour les linguistes. On ne peut en effet pénétrer l'esprit d'un texte que si l'on en connaît la langue. Le génie d'un peuple se trouve dans sa langue. Voici l'un des cahiers contenant les paroles de Tierno. Prenons une phrase au hasard : « Les enfants d'un même père peuvent être différents physiquement, en sont-ils moins fils légitimes de leur générateur ? Nous nous fondons sur cette vérité pour plaindre ceux qui refusent aux croyants de différentes confessions l'identité spirituelle et la fraternité. Un même Dieu, unique, créateur et invariable... »

Je crois que ce qui est admirable, c'est que Tierno Bokar a su accorder parfaitement sa vie à ce qu'il croyait.

Tierno n'a jamais failli. L'administration de l'époque était très ennuyée parce qu'elle ne parvenait pas, comme elle l'aurait souhaité, à exploiter son influence. Par exemple, au moment de payer l'impôt, comme cela soulevait des difficultés, elle aurait aimé l'envoyer à cheval dans les villages pour en réclamer le paiement. A cela Tierno répondait : « Vous avez des canons, vous êtes arrivés ici par la force et vous voulez maintenant vous servir de moi pour vous faire payer ce qu'on vous doit ? »

Un jour, le commandant de cercle l'appela et lui dit : « Ecoute, Tierno, un homme comme toi, tellement proche et droit, doit être juge ». Tierno répondit : « Malheureusement, le jour où je jugerai, je cesserai d'être probe ».

Vous dites que cet enseignement vous a frappé comme aussi riche en paraboles — soit en langage symbolique — que l'Evangile lui-même. A vrai dire, certains accents de Tierno Bokar m'ont rappelé ceux de St-Paul. Un langage symbolique est un langage qui va à l'encontre du langage scientifique. Que pensez-vous de ce problème, en particulier dans ses rapports avec le langage qui est utilisé dans l'enseignement ?

Je ne prétends pas connaître tout l'Evangile. Je ne puis donc me permettre de comparer. Mais la langue peul étant une langue très poétique, qui dit poésie, dit métaphore et image. Tierno employait toujours ces métaphores. D'ailleurs, toute chose était pour lui l'occasion de donner un enseignement. Par exemple, le jour où un petit oiseau tomba du nid pendant sa leçon et qu'aucun des élèves n'y prêta attention, cela lui permit de développer toute une théorie sur la charité : « Si vous n'avez pas la charité, disait-il, ce n'est pas la peine d'accomplir le Pèlerinage. Ce ne serait qu'une villégiature pieuse et non une dévotion valable ». Ce jour-là, au lieu de nous faire une leçon de théologie, il nous a appris l'amour de notre prochain, « Etre charitable nous disait-il, est plus important que de devenir un grand théologien et de se pavaner, appuyé sur un grand bâton, avec un chapelet autour du cou ».

Un autre jour, il était en train de nous expliquer ce qu'on nomme, en termes coraniques « *Hudûr-Rûh* » (littéralement : « présence de l'Esprit divin) — c'est-à-dire la lumière divine descendant vers l'homme.

Il demanda alors un miroir, sortit au dehors et dit : « Loin de moi de vouloir comparer Dieu à un objet, à un être contingent, mais comme nous sommes des êtres humains, nous sommes obligés de nous servir de ce que nous connaissons pour connaître l'Inconnaissable. Supposons que la lumière solaire soit la lumière de Dieu et qu'elle doive descendre vers nous pour nous éclairer. Maintenant, regardez là-bas, dans l'angle obscur du vestibule. Que voyez-vous dans cet angle ? Y a-t-il quelque chose ? »

— « Il n'y a rien » répondit l'un d'entre nous. « Attention, reprit-il, le premier fils de Satan s'appelle Précipitation. Je crois que tu t'es trop précipité. Nous allons voir s'il n'y a rien. » Il ajouta : « *Ana anndi anndaa anndan ! Anndaa anndaa anndataa* », c'est-à-dire : « Qui sait qu'il ne sait pas, saura ! Qui ne sait pas qu'il ne sait pas, ne saura pas ».

Il fit alors refléter la lumière du soleil sur le miroir et la renvoya dans l'angle du vestibule, qui s'éclaira. « Voilà comment la lumière divine éclaire l'opacité de notre corps et l'obscurité de notre âme, dit-il. La lumière de Dieu, trop brillante pour notre vue qui n'est pas à sa mesure, a besoin de passer par un intermédiaire, un transformateur — autrement dit un Prophète ou un Saint — qui la reçoit directement puis nous la renvoie en l'accommodant à notre vue. Et maintenant, que voyez-vous dans l'angle du vestibule? » — « Un brin de paille! » — « Et après? » — « Un petit caillou, une petite fourmi qui sort! » — « Vous le voyez, reprit Tierno, les trois règnes de la nature sont là, en synthèse — le règne végétal représenté par le brin de paille, le règne minéral par le caillou et le règne animal par la fourmi — et vous disiez qu'il n'y a rien? Tout l'univers se trouve là! ».

Vous avez suivi l'enseignement de l'école coranique et de l'école française. Comment avez-vous subi cette juxtaposition?

Cela ne m'a jamais posé de problèmes. Pour moi, c'étaient deux chemins parallèles et sans interférences. Quand j'étais à l'école, j'étais chez les blancs, sur la voie qui menait au marché de Dioulou. Quand j'étais chez Tierno, j'étais sur la voie qui menait au marché de Sofara. Je savais dédoubler et ne les confondais pas. Ce n'est que dans la vie, maintenant, que je me sers de la langue française pour transposer l'enseignement de Tierno. Tout ce que j'apprenais alors à l'école, je le racontais à Tierno qui m'en expliquait les correspondances. Peu de gens ont bénéficié de cela. Il faut dire que je suis pratiquement né entre ses mains et que je n'ai connu que lui. J'étais toujours à ses côtés et j'avais l'occasion de lui parler quand les autres étaient partis. Il me donnait toujours des exemples : « Tu vois, disait-il, cette étoile brillante qui file, comme ça, et que tout le monde regarde? C'est comme la vie d'un homme brillant qui passe et qui ne dure pas longtemps ».

Tout, pour lui, était motif d'enseignement. Un jour, j'ai essayé de critiquer l'administration. Il me laissa faire jusqu'au bout, puis il me dit : « Que ce soit la dernière fois que tu tombes dans ce travers. Tu t'es laissé contaminer par des gens qui ont besoin de critiquer. C'est une maladie. Vois dans l'administration ce qu'il y a de bon et prends-le pour toi. Ce que tu crois ne pas être bon, laisse-le à l'administration. Ce sera toujours bon pour elle, pour des raisons que tu ne connais pas.

« Et surtout, ne crois jamais, Amadou, que le commandement — administration ou gouvernement — qu'il soit théocratique, démocratique

ou royaliste, ait jamais passé une nuit aux côtés de la vérité et de la justice. Ils ne demeurent jamais ensemble parce que la justice tue le commandement. Quand le commandement — ou le gouvernement — fait rendre justice, c'est que cette justice ne lui gêne rien. Bien entendu, il arrive que le commandement revête le manteau de la religion, mais attention, ce n'est plus la religion, c'est « le gouvernement par la religion », qu'il a domestiquée.

« D'une façon générale, ajouta-t-il, le gouvernement, quel qu'il soit, a trois objectifs essentiels : 1° que celui qui est pouvoir y reste le plus longtemps possible ; 2° qu'il gagne (des biens) et 3° qu'il n'y ait pas d'histoires. S'il faut mentir pour obtenir cela, il mentira. S'il faut rompre avec les meilleurs amis, il rompra. S'il faut se réconcilier avec les ennemis les plus virulents, il le fera. Mais ne t'attends jamais à ce que le gouvernement fasse la justice. Il fera sa politique et cette politique peut maintenir l'ordre et la paix, il n'y aura pas de guerre civile car s'il y en avait une, on ne saurait qui va tuer qui.

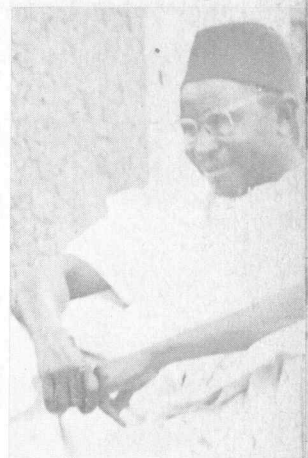
« La justice est divine, elle n'est pas humaine. Vois, même au sein des familles, vous ne pouvez être justes entre vos enfants, il y a des préférences, des moments où vous êtes dans l'embarras. Le gouvernement est une chose, la justice en est une autre. »

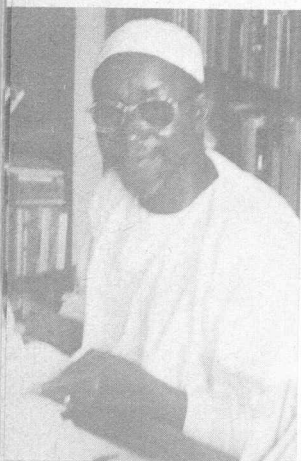
Vous avez souvent décrit le système d'éducation conforme à l'héritage traditionnel, pouvez-vous nous dire quel enseignement vous envisagez pour les Etats africains? Quelle place la tradition pourrait-elle y occuper pour qu'elle soit un facteur bénéfique et non un frein?

Contrairement à ce que beaucoup croient, la religion bien comprise, ou la tradition, ne sont pas un frein à l'évolution de l'homme.

En ce qui concerne l'éducation africaine telle qu'elle existe actuellement, on pourrait, grâce aux techniques modernes, essayer de récolter le maximum de données traditionnelles et s'en servir ensuite comme base d'interprétation et point de départ pour des développements de tous ordres.

Je vous raconterai, à titre d'exemple, l'histoire de ma mère et de sa première expérience du cinéma. Un jour où j'avais rendu un service à ma sœur, ma mère me dit : « Tu m'as donné tant de joie que je voudrais que tu me demandes un service. Dis-moi ce qui peut te plaire et je le ferai ». Je lui demandai alors de m'accompagner au cinéma. Or, elle avait refusé toute sa vie de s'y





rendre. Elle se renfroga puis me dit : « Tu m'as eue, mais je n'ai qu'une parole et je t'accompagnerai au cinéma ».

Il faut vous dire que longtemps avant, en 1909, on avait fait venir le premier cinéma à Bandiagara. Le commandant avait appelé le chef de canton et donné l'ordre que tout le monde aille voir le film. Les marabouts s'étaient réunis à la mosquée et avaient dit : « Le Commandant demande qu'on aille voir le film. C'est un « machin » diabolique ! D'ailleurs, ça se passe la nuit, c'est de la sorcellerie. Mais nous ne pouvons refuser d'exécuter ses ordres. Que faire ? » Pour ne pas violer la tradition, ils demandèrent aux vieux qui, en Afrique, ont pour tâche de résoudre les cas difficiles, de trouver une solution à ce cas précis. Les vieux se concertèrent. « Tout le monde ira, dirent-ils, puisqu'on ne peut désobéir. Mais c'est très simple. Puisque cela se passe dans l'obscurité, chacun fermera les yeux. Ainsi nous respecterons tout à la fois l'ordre du commandant et notre conscience. » Et les choses se passèrent ainsi. Ma mère était restée sur cette impression et ne voulait pas aller au cinéma puisque le collège des marabouts l'avait interdit.

Mais ayant été émancipé par Tierno, qui lui-même était très émancipé par rapport aux autres marabouts, je tenais à lui montrer un film. Aussi l'emmenai-je donc au cinéma. Nous avons pris nos billets et nous nous sommes installés. Le film commença et, jusqu'à la fin, ma mère n'eut pas la moindre réaction. En sortant, elle ne me dit pas une parole. Je pensais qu'elle aussi avait fermé les yeux.

Or, une semaine après, sa servante vient déposer à côté du mien le tapis de prière de ma mère, ce qui n'arrivait pas souvent, et m'annonce son arrivée. Ma mère entre, me demande si j'ai fini mes prières et me dit : « Je voudrais que nous parlions un peu de ton « machin ». — « Quel machin ? » — « Celui de l'autre soir » — « Le cinéma ? » — « Oui. Tu vois, Amadou, j'ai regardé, je n'ai pas fermé les yeux et, depuis, j'y réfléchissais. Je ne voulais pas y aller, mais je te remercie beaucoup de m'y avoir amenée. Cela m'a permis d'avoir la preuve d'une chose que, sinon, je n'aurais pas comprise.

« Quand tout le monde a été assis, plongé dans une sorte d'attente, j'ai vu passer au-dessus de nos têtes des rayons de lumière qui se projetaient sur la toile nous faisant face. Une fois au contact de la toile, ces rayons se transformèrent en images et j'ai vu des chevaux, des hommes, de l'eau qui coulait... — c'était « Les Trois Mousquetaires ! » — Tout cela m'a donné une leçon de théologie. J'y ai vu la vie, la mort, la résurrection, les prophètes et, surtout, la nécessité de passer par des intermédiaires.

« Certains réformistes ont dit que nous n'avions pas besoin, en religion, de passer par un intermé-

diaire. Je ne suis pas d'accord. Un intermédiaire est nécessaire parce que, moi, j'ai voulu me passer de l'écran de toile blanche et voir la lumière par moi-même. J'ai tourné la tête et regardé par les issues d'où elle sortait, mais elle m'a aveuglée. Je n'ai rien pu voir. Or, je suis sûre que les ombres et les images sont dans cette lumière, mais elles n'apparaissent et ne se réalisent qu'au contact de la toile.

« Pour moi, cette toile est l'image d'un prophète, ou d'un saint sur qui la lumière de Dieu se détache et devient compréhensible. Je puis ainsi la déchiffrer alors que si je regarde directement la source de cette lumière, elle me blesse au lieu de m'éclairer. »

Voilà ce que ma mère a développé et interprété, à la façon africaine, à partir d'une simple séance de cinéma, parce que tout peut servir de symbole ou de base d'interprétation pour approfondir ses connaissances.

Que pensez-vous du rôle du cinéma en Afrique ?

Le cinéma, s'il est contrôlé, pourrait être le meilleur des moniteurs. Dernièrement, j'ai fait une tentative en ce domaine avec Claude Martin. Nous avons tourné une scène en Côte-d'Ivoire, au bord d'un lac au milieu d'une forêt. Quelques élèves sont venus m'entourer. Assis au pied d'un arbre j'ai conté une histoire à la manière traditionnelle et les élèves, au fur et à mesure du développement de l'histoire, m'ont posé des questions auxquelles je répondais.

Cet essai — pour lequel nous cherchons actuellement des moyens afin de le réaliser — a pour but de montrer comment l'enseignement était jadis dispensé et comment il peut l'être encore actuellement pour capter l'attention de l'Africain. Si l'on enlève à l'enseignement et à l'histoire africaine le mythe et le merveilleux, on en fait un squelette sans chair. Cela devient aride, insipide. Il faut que le décor demeure. Dans un récit, l'histoire proprement dite est contenue dans ce que j'appellerai l'histoire mythique. Puis à chaque épisode correspond une description précise du milieu avec interprétation des symboles et enseignement des sciences de la vie qui, pour l'Africain, ne sont jamais séparés du sacré.

Il est donc possible, comme on le disait au début, de trouver un enseignement adapté à la mentalité africaine sans la violer.

Pour ce qui est de la méthode de récolte des traditions, lorsqu'on a affaire à un conteur, il faut le laisser parler à sa manière et aller jusqu'au bout de son exposé. Cela implique, surtout pour un Européen, qu'on a du temps à perdre ! Je me mets à la place du jeune ethnologue ou du chercheur qui, généralement, disposent d'une bourse pour un temps limité.

J'ai connu personnellement le cas d'un jeune ethnologue venu en Afrique, en 1928, pour faire une enquête sur le poulet sacrificiel servant à la circoncision, en Haute-Volta. Il arriva à Tougan nanti d'une bourse de six mois et nous nous retrouvâmes à Bassan où il venait faire son enquête. Le commandant déclara aux chefs de canton qu'un Européen était venu de Paris pour enquêter sur le poulet sacrificiel de la circoncision et qu'il faudrait lui dire tout, absolument tout, sans rien cacher.

Le chef de village appela les vieux pour les mettre au courant. Ceux-ci lui demandèrent : « Le blanc accepte-t-il de se faire circoncire ? » — « Il n'en est pas question » dit le chef. « Mais alors, reprirent-ils, comment peut-on lui dire tout, puisqu'on ne le révèle qu'aux circoncis ? »

Le commandant ayant donné un ordre formel, les vieux cherchèrent une solution et décidèrent, finalement, de préparer pour le jeune ethnologue des informateurs chargés de le « mettre dans la paille » (1). Ils firent venir des énergumènes très astucieux mais qui, en fait, n'étaient pas du tout au courant des traditions.

Le jour venu, on revêtit les soi-disant informateurs des costumes appropriés. Le jeune Européen arrive, flanqué d'un interprète qui, de surcroît, ne parle pas correctement le français.

— « Je voudrais, fait-il dire à l'interprète, obtenir des renseignements sur le poulet sacrificiel et notamment savoir si on le sacrifie avant, pendant ou après la circoncision ».

Le premier « informateur », nommé Hammadi, se tourne vers le compagnon assis à ses côtés : « Amadou, l'interprète a dit que le blanc a dit qu'il est venu de Paris pour demander des renseignements sur le poulet sacrificiel et savoir quand il faut le sacrifier : avant, pendant ou après ? »

A son tour, Amadou se tourne vers son voisin : « Samba, Hammadi a dit que l'interprète a dit que le blanc a dit, etc... » Et Samba d'en faire autant : « Demba, Amadou a dit que Hammadi a dit... etc. »

Le pauvre ethnologue, limité dans son budget et dans son temps, commence à s'impatienter et à s'énerver. « Attention, se disent les compères, il est en train de devenir une braise — les blancs deviennent rouges quand ils se fâchent — et comme nous sommes de la paille, ça va brûler ! Donnons-lui une solution pour son poulet. »

— « Ah ! Ah ! le poulet sacrificiel ? fait le dernier interrogé. Et bien ! il y a des fois où c'est avant, des fois où c'est pendant, des fois où c'est après. »

— « Ah bon. Mais chez vous, par exemple, c'est avant, pendant ou après ? »

— « Eh bien ! parfois c'est avant, parfois pendant, parfois après. »

— « Bon. Indiquez-moi un cas où c'est arrivé avant. »

— « Oh ! il y en a beaucoup. Il y a beaucoup de cas où c'est avant, beaucoup où c'est pendant, beaucoup où c'est après. »

— « Mais ce poulet comment est-il, quelle est sa couleur ? »

— « Il peut être blanc, ou bien blanc et noir, ce qu'on appelle le poulet de cauri, mélangé de blanc et de noir. »

Et d'inventer toute une série de détails que le jeune étudiant prend soigneusement en notes. Plus tard, il ne permettra à personne de le contredire parce que, n'est-ce pas, il a été sur place et qu'il a vu lui-même des notables — qui, justement, étaient les gens les moins « notés » !..

Par la suite, quand les commandants de cercle renoncèrent à recommander, sinon à imposer, les ethnologues, les rapports devinrent plus directs, du moins en ce qui concerne l'Afrique occidentale, et l'I.F.A.N. constitua à cet égard une planche de salut. Mais cette situation dura quand même jusqu'en 1947.

Quels sont vos projets à l'heure actuelle ?

Je suis en train de terminer le deuxième tome de « l'Empire peul du Macina » et l'épopée d'El Hadj Omar d'après la tradition orale. En outre, j'écris mon autobiographie — j'en suis actuellement à l'âge de 25 ans. Je suis donc encore loin du compte...

Comme je vous l'ai indiqué, je recopie l'enseignement de Tierno Bokar afin d'en avoir le texte en langue peule et de pouvoir ensuite le traduire en français. Reste enfin l'exploitation des très nombreux manuscrits et documents que j'ai accumulés au cours de près de cinquante ans de recherches, de récolte et d'études sur la tradition africaine. Mais c'est trop pour ma vie. C'est pourquoi je me hâte de trouver des continuateurs, car il y a des choses qu'on peut prévoir, et d'autres qu'on ne peut prévoir...

**Propos recueillis par
Denyse de Saivre-Oettinger et Amélie Béri**

(1) formule signifiant « éconduire adroitement en égarant sur de fausses pistes... »

Amadou Hampâté Bâ : Wangrin, Plon, collec. 10-18, Paris, 1973.

